

**Chevrel, Y., D'hulst, L. & Lombez, Ch. (Eds.) (2012). *Histoire des traductions en langue française. XIXe siècle, 1815-1894*. Lagrasse: Verdier. 1369 p.**

Les études historiques constituent un des plus anciens domaines de recherche sur la traduction, puisqu'elles existent bien avant l'établissement des Translation Studies et la généralisation de cette discipline académique : menées à bien, très souvent, dans le contexte du comparatisme littéraire, elles ont contribué, à leur insu, à la construction de ce que l'on appelle actuellement « l'histoire de la traduction ». Dans les décennies les plus récentes, notamment depuis 1990, se sont multipliés les travaux d'histoire de la traduction, appuyés sur des réflexions théoriques et méthodologiques qui leur ont signalé les lignes à suivre et à exploiter et leur ont donné un vernis scientifique.

Le nombre des études particulières, portant sur l'activité d'un traducteur, la traduction d'un auteur étranger, voire d'un genre littéraire ou de toute autre manifestation culturelle ou scientifique, a favorisé les projets de rédaction de panoramas, normalement circonscrits à un pays ou à un domaine linguistique, soit sur une période, soit sur l'ensemble des époques historiques. Signalons pour mémoire les noms de Louis G. Kelly (1979), Henri van Hoof (1991 & 1993), Michel Ballard (1992), Jean Delisle (1995) ou Lawrence Venuti (1995), qui ont entrepris des projets individuels ou collectifs devenus « classiques » dans l'histoire de la traduction. La Grande-Bretagne et l'Espagne se trouvent parmi les premiers pays à avoir élaboré des histoires de la traduction plus ou moins systématiques ou organisées sous forme de dictionnaire.

On peut citer les ouvrages dirigés par Olive Classe et Peter France, tous les deux parus en 2000. La même année a vu la publication d'autres ouvrages en Espagne, d'initiative individuelle : de Juan Francisco Ruiz Casanova et d'Anthony Pym. La formule de l'ouvrage collectif se retrouve dans les volumes dirigés par Francisco Lafarga et Luis Pegenante (2004, 2009, 2013).

Grâce à l'initiative d'Yves Chevrel et de Jean-Yves Masson, la France ou, plutôt, les pays de langue française sont venus enrichir cette liste (encore malheureusement trop courte). C'est ainsi que le premier des quatre volumes de cette Histoire des traductions en langue française, qui traite du XIXe siècle a réussi, après une longue attente, à voir le jour.<sup>1</sup>

Comme le soulignent ses directeurs, cet ouvrage se propose d'offrir un panorama historique des traductions, construit sur la réalité de celles-ci, et – en élargissant le territoire – de tenir compte des traductions en langue française, éditées ou non en France (puisque ce sont surtout les traductions imprimées qui sont à la base de l'ouvrage). La grande nouveauté, par rapport aux autres histoires « nationales » signalées est, à

mon avis, la place accordée à la traduction « non littéraire », si l'on prend comme modèle la structure du volume consacré au XIXe siècle.

Ce volume dirigé par Y. Chevrel, Lieven D'hulst et Christine Lombez et qui a compté sur la collaboration de soixante-quatre chercheurs y participant à des degrés différents, présente une densité visuelle frappante (ses 1280 pages de texte, auxquelles il faut encore ajouter plus de 80 pages renfermant les index onomastiques, des index de noms, représentent un peu plus de trois millions de caractères) et une densité de contenus extraordinaire. L'ouvrage comprend quinze chapitres organisés par un ou plusieurs responsables qui en ont assuré la rédaction, aidés parfois des collaborateurs. Le volume s'ouvre sur un chapitre consacré aux « Théories » (responsable : Frédéric Weinmann), qui retrace les différentes conceptions sur la traduction et se fait l'écho des réflexions, voire des polémiques, qui y ont rapport, au long du siècle ; il est suivi par le chapitre dédié aux « Traducteurs » (Susan Pickford), qui décrit la typologie des acteurs de la traduction. Le chapitre iii, intitulé « Une Antiquité nouvelle » (Claudine Le Blanc), se propose de récupérer les traductions des textes anciens (Antiquité gréco-latine, Orientalisme, Moyen Âge). Les chapitres iv à viii insistent sur la traduction littéraire, en débutant par une éclairante « Approche bibliométrique » (Blaise Wilfert-Portal), se poursuivant par des chemins plus conventionnels, tels que la « Poésie » (Christine Lombez), le « Théâtre » (Ariane Ferry et Sylvie Humbert-Mougin) ou la « Prose narrative » (Anne-Rachel Hermetet et Frédéric Weinmann), pour déboucher sur un genre plus récemment arrivé, la « Littérature d'enfance et de jeunesse » (Isabelle Nières-Chevrel). Un changement (une rupture ?) se produit au chapitre ix, qui essaie de montrer le rôle de la traduction dans les « Métamorphoses du panthéon littéraire » (Jörn Albrecht). Pour revenir aux questions des « genres », le chapitre x insiste sur les « Historiens » (Fiona McIntosh), le suivant s'occupe des « Sciences et techniques » (Patrice Bret), le chapitre xii porte sur les « Philosophes » (Jean Lacoste), et les trois derniers vont des « Textes juridiques » (Valérie Dullion) aux « Religions » (Yves Chevrel), en passant par les « Récits de voyage » (Lucile Arnoux-Farnoux, Alex Demeulenaere et Muriel Détrie). Après le bilan établi par les directeurs du volume arrivent les deux index : des traducteurs en langue française (fallait-il le préciser ?) et des « autres personnalités ».

Le simple énoncé des chapitres met en évidence la richesse et la complexité de l'ouvrage, la volonté d'intégrer la plus grande partie (la totalité ?) des manifestations de la traduction au XIXe siècle, les choix opérés par les organisateurs. Comme je l'ai signalé plus haut, le plus grand mérite de cet ouvrage est l'ouverture à des manifestations de la traduction dans les domaines non-littéraires. Répondant ainsi aux aspirations – bien fondées, d'ailleurs – des spécialistes dans d'autres branches de l'activité humaine, l'histoire de la traduction, traditionnellement plus attachée au fait littéraire, s'est ouverte aux sciences et aux techniques, à la jurisprudence, à la religion. Cette

ouverture qui n'est pas facile, compte tenu du manque parfois d'études concrètes sur lesquelles tisser l'histoire, ne peut qu'enrichir l'histoire de la traduction, c'est ce qui arrive d'une manière incontestable dans ce volume. La pluralité des contenus a exigé la collaboration de spécialistes provenant de disciplines diverses. Les comparatistes, avec des orientations diverses, sont les plus nombreux (L. Arnoux-Farnoux, Y. Chevrel, A.-R. Hermetet, C. Lombez, F. McIntosh, I. Nières-Chevrel) ; les historiens y sont aussi bien présents, soit du côté de la culture (B. Wilfert-Portal), de la traduction (L. D'hulst, S. Pickford) ou des sciences (P. Bret). Pour la traduction, les noms de V. Dullion et de F. Weinmann assurent notamment l'étude des textes de spécialité. Viennent s'ajouter à la liste A. Ferry et S. Humbert- Mougins pour les études théâtrales, C. Le Blanc pour les études anciennes et J. Lacoste pour la philosophie. Finalement, des spécialistes en littérature de voyage, tels A. Demeulenaere et M. Détrie.

Un autre aspect très positif de cet ouvrage mérite d'être signalé : sa dimension supranationale. En adoptant comme critère la langue d'arrivée, l'incorporation d'autres territoires où l'on a aussi traduit (ou publié des traductions) doit nécessairement produire un enrichissement des données, de la réflexion et de l'optique. Cependant, dans le présent volume sur le XIXe siècle, la part du lion revient à la France et les autres nations y sont peu présentes, sauf dans des cas bien concrets (par exemple, au chapitre sur les traductions de poésie). Les volumes sur la Renaissance et l'Âge classique n'apporteront pas sans doute grande chose à cette « internationalisation », et il faudra attendre le volume sur le XXe siècle pour apprécier convenablement ce phénomène. Mais l'idée est excellente et pourrait servir d'exemple à d'autres initiatives, si l'on arrivait à abattre des préjugés nationaux qui sont encore vivants dans notre XXIe siècle.

Tout choix comporte des risques et dans un ouvrage si complexe les répétitions sont, sans doute, inévitables, d'autant plus que ce n'est pas toujours facile de renfermer tel ouvrage ou tel auteur, exclusivement dans la littérature, l'histoire ou la philosophie. La probabilité des répétitions augmente lorsque, par exemple, on prévoit un chapitre sur les traductions de l'Antiquité et un autre sur la traduction de textes philosophiques : Aristote et Platon, et leurs traducteurs, seront dans l'un et dans l'autre.

Dans un ouvrage si riche et touffu, avec de nombreux collaborateurs, on peut bien supposer que des erreurs de graphie ou de normalisation allaient se glisser ici et là, et cela malgré le travail de vérification des éditeurs, assurément long et lourd : l'accent qui manque à Blasco Ibáñez dans le texte (631-633, 652) et dans l'index ; l'adjonction de la particule au second prénom dans Manuel Galode Cuendias (866)... C'est vrai que l'on a complété, dans l'index, des noms d'auteurs ou de traducteurs, mais ce travail n'a pas été fait d'une manière systématique : ainsi, on aurait pu trouver sans trop de difficulté le prénom de l'allemand Rose (Heinrich) ou de l'espagnol Zárata (Agustín de), ou encore l'identité d'un/une énigmatique Neera, la romancière italienne Anna Radius

Zuccari. L'alphabétisation présente aussi, comme nous le savons, des problèmes : parfois, le recours à des renvois résout des difficultés de localisation des entrées, mais pas toujours (par exemple, on aurait aimé retrouver Bernardo Dovizi, malgré l'avis de la BnF, sous Bibiena ou Bibbiena) ; d'autres fois, la forme arrêtée par la BnF n'a pas été retenue (Zegarra, Gavino Pacheco, qui est bien Pacheco Zegarra, Gavino). C'est un peu plus gênant dans le cas des confusions des personnages : à noter que l'Alarcón des pages 507 et 508 est le dramaturge du XVIII<sup>e</sup> siècle Pedro Ruiz de Alarcón, et non pas le romancier du XIX<sup>e</sup> Pedro Antonio de Alarcón (p. 610).

Cependant, en dehors de ces remarques – mineures – portant sur la graphie de certains noms ou l'alphabétisation, une autre plus importante se présente à mon esprit, et c'est le critère qui a présidé à l'établissement des deux index de noms. En effet, les éditeurs ont cru convenable – et suffisant – de créer deux index : de traducteurs et du reste (« autres personnalités »). Il n'y a rien à objecter pour le premier, le rôle primordial des traducteurs dans le processus de la traduction étant désormais hors de question. Mais, et les auteurs traduits ? N'ont-ils pas, eux aussi, droit à la visibilité ? Or, ils sont confondus dans le second index avec des critiques, des illustrateurs, des traducteurs en d'autres langues, voire des responsables de maisons d'édition : à mon avis, l'existence d'un index particulier aurait fait ressortir encore une fois la richesse du volume. D'autre part, la consultation de l'index des traducteurs réserve plus d'une surprise : on est averti que les références à des auteurs qui ont été traducteurs à leur tour sont réunies dans le premier index, et c'est pour cela qu'on ne devrait pas s'étonner d'y rencontrer Pierre Corneille ou Jean Racine, même si leur activité a très peu apporté à l'histoire des traductions au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais on reste un peu plus surpris d'y trouver Diderot : c'est vrai qu'il a été traducteur, mais des sept occurrences de son nom dans le volume une seule (et encore basée sur une supposition) pourrait justifier son inclusion dans cette partie de l'index ; la même chose arrive pour J.-J. Rousseau (aucune des trois occurrences est en rapport avec la traduction). Et finalement, que dire des personnages qui ne figurent pas dans l'index ? Nombre d'étrangers sont tombés dans l'oubli, et même des Français : si Perrault est cité p. 273 à côté de J. Racine et J.-J. Rousseau, on cherchera en vain son nom dans l'index.

Mais, bien sûr, tout ce que l'on peut reprocher à cet ouvrage n'est rien par rapport aux renseignements qu'il apporte, aux suggestions qu'il propose, aux voies d'étude qu'il trace : on reste, donc, dans l'attente des volumes qui vont suivre. Au risque d'ajouter une tournure trop personnelle à ce compte-rendu, dont les conventions imposent une certaine distanciation, je dirai que, ayant été le directeur (ou co-directeur) d'une histoire de la traduction en Espagne, dans un registre bien différent, certes, j'ai été frappé par la structure et les contenus de cet ouvrage, et je serais heureux de pouvoir un jour aboutir à des résultats pareils.

## References

- Ballard, M. (1992). *De Cicéron à Benjamin. Traductions, traducteurs, réflexions*. Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Classe, O. (Ed.) (2000). *Encyclopedia of literary translation into English*. Londres : Fitzroy Dearborn.
- Delisle, J., & Woodsworth, J. (Eds.) (1995). *Les traducteurs dans l'histoire*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- France, P. (Ed.) (2000). *The Oxford guide to literature in English translation*. Oxford : Oxford University Press.
- Hoof, van, H. (1991). *Histoire de la traduction en Occident*. Paris-Louvain-la-Neuve : Duculot.
- Hoof, van, H. (1993). *Dictionnaire universel des traducteurs*. Genève : Slatkine.
- Kelly, L. G. (1979). *The true interpreter. A history of translation theory and practice in the west*. New York : St Martin's Press.
- Lafarga, F., & Pegenaute, L. (2004). *Historia de la traducción en España*. Salamanca : Ambos Mundos.
- Lafarga, F., & Pegenaute, L. (2009). *Diccionario histórico de la traducción en España*. Madrid : Gredos.
- Lafarga, F., & Pegenaute, L. (2013). *Diccionario histórico de la traducción en Hispanoamérica*. Madrid : Iberoamericana-Vervuert.
- Pym, A. (2000). *Negotiating the frontier. Translators and intercultural history*. Manchester : St. Jerome Publishing.
- Ruiz Casanova, J. F. (2000). *Aproximación a una historia de la traducción en España*. Madrid : Cátedra.
- Venuti, L. (1995). *The translator's invisibility. A history of translation*. Londres : Routledge.

## Francisco Lafarga

Universitat de Barcelona, Spain  
lafarga@ub.edu

---

1 Suivront les volumes consacrés à la Renaissance (XVe-XVIe siècle), à l'Âge classique (XVIIe-XVIIIe siècle) et au XXe siècle.